

J'avais annoncé que je reviendrais pendant l'été pour résider définitivement à la baie des Canards, mais les sauvages n'acceptaient qu'une défunce cette promesse, ils crurent qu'il était plus prudent de me retenir, à cet effet tous les chefs de famille se réunirent en conseil, chacun devait y puiser son éloquence pour obtenir mon consentement. Si vous désirez savoir comment parlent nos Chefs en bois, je puis vous en donner une idée par la traduction fidèle du discours prononcé par Mizi-Epit, en lui laissant sa forme originale autant que le génie de notre langue peut le permettre.

"Mes enfants, ne soyez pas étonnés si je me lève devant vous qui avez parlé assis, il se croit plus grand que nous parce qu'il est notre chef, ne pensez pas cela. Dieu m'a fait naître avant vous afin que je fusse votre père et votre soutien; vous étiez tous petits et déjà l'Esprit m'avait donné un peu de force pour élever dans nos forêts. Je me suis toujours efforcé de ne vous laisser manquer de rien. Le maître de la vie veut encore que je vous donne aujourd'hui le bon exemple pour embrasser la bonne prière et que je joigne ma parole à celle de notre père pour vous engager à être fidèles à votre promesse. Je dis ceci à ceux qui sont déjà priant. La robe noire est venue nous voir, ne pensez pas que ce soit un homme, il représente le maître de la vie et vous devez l'écouter comme si le grand Esprit vous parlait lui-même. Je crois vous avoir fait le plus grand bien en appelant la robe-noire, et si nous voulons la croire, nous serons heureux après notre mort, nous verrons le grand Esprit. Prenez courage, mes enfants, priez courage pour embrasser la prière, mais ce que je vous demande, c'est que votre promesse soit comme quelque chose de pesant qui tombe de votre main et que vous n'avez plus la force de relever. Je vous le déclare ce jour est un des plus beaux de ma vie; souvent lorsque je connais dans les bois pour poursuivre l'original, je pensais au grand maître. Je lui demandais de nous envoyer celui qui parle sa parole, le maître m'a écouté quoique je ne sois rien et que je fusse petit; quand j'ai appris que notre père était arrivé, mon cœur a été content, je me suis dit: puis-que la robe-noire vient nous voir de si loin, il est juste que je fusse un peu de chemin. J'ai laissé ma famille et je suis parti aussitôt pour voir mon père, entendre sa parole et et vous conseiller de l'écouter."

Mes enfants je vous dis ce que je pense, maintenant laissez-moi parler un peu à notre père. Dis-moi donc, toi robe-noire, dis-moi comment moi qui ne suis rien et qui suis petit à tout le monde, j'ai pu être regardé par le maître de la vie. Nos autres sauvages nous virent comme des esclaves dans les bois, nous ne nous soucions rien, quand des enfants ont perdu leur père et leur mère, ils cherchent autour d'eux celui qui aura soin, leur donnera de meilleurs conseils et se retirent auprès de lui. Nous sommes ignorants, nous autres sauvages, nous ne nous soucions pas la prière qui apprend à vivre, comme des orphelins nous avons besoin d'être pris en pitié, voilà pourquoi nous venons à toi afin que tu sois notre père. Tu ne sais pas que c'est ici que pour la première fois je vis une robe-noire et me fis priant, je dis alors à celui qui tenait la place du Grand-Esprit que ma promesse serait comme cette pierre que voilà, la pierre n'a pas changé, elle est encore dure, elle n'a pas été mûrie par les vers, ma promesse aussi n'est pas changée. Je le dis aussi à toi, la parole qui sort de ma bouche sera comme la pierre. Voilà la loge qui avait été préparée pour la robe-noire, elle n'est plus revenue, et la loge tombe en ruines. J'ai pleuré quelque fois en la voyant vide, quand je venais et que je ne voyais pas notre père, je me croyais bien malheureux; c'est le maître de la vie qui nous punir, si la robe-noire était toujours restée avec nous, aujourd'hui tu verrais ici beaucoup de Sauvages et ceux qui sont morts seraient dans cette terre où l'on place les priants, tandis que leurs ossements sont dispersés dans les bois. Si tu savais combien nous t'aimons, tu ne voudrais plus nous quitter; pour moi j'ai versé bien des larmes depuis que, pour me punir, Dieu a fait mourir une partie de mes

enfants, mais en recevant la nouvelle de ta visite les larmes ont séché dans mes yeux. Je te le dis encore une fois, reste avec nous, rappelle-toi que si l'un d'eux n'est pas venu rendre la parole qu'ils avaient donnée au maître de la vie, c'est parce qu'ils n'avaient pas la robe-noire pour leur parler; reste avec nous, et quand nous aurons quelque chose de bon ce sera pour toi, quand tu auras besoin, dis-le-moi sans crainte. Tu ne me commanderai pas deux fois; peut-être que ma parole te fatigue, parce que j'ai peu d'esprit, mais laisse-moi parler puisque cela me fait plaisir, il y a assez longtemps que je désirais te voir pour que tu me permettes de te dire tout ce que je pense. Si l'un d'eux a quelques-uns qui ont menti au maître de la vie, ce n'est pas ma faute, mais ils ne voulaient pas m'écouter, au lieu de rester avec moi et de prier, ils s'en allaient bien loin avec ceux qui ne prient pas et c'est ce qui m'affligeait; pour cela le grand Esprit nous a puni, la maladie est venue parmi nous et la mort s'y est enrichie. Nous appelons notre père le grand maître de la vie, tu nous tiens sa place, en te voyant, c'est comme si nous le voyions lui-même, tu es aussi notre père. Eh bien nous te donnerons un nom qui ne convient qu'à lui, nous l'appellerons menjukkivabandoo (celui qui du ciel voit la terre). Tu suis à présent ce que je pense, donne nous donc une parole de bon, fait naître l'espérance dans notre cœur, assure-nous que tu ne nous quitteras pas."

Il m'était impossible d'accéder à l'invitation qui m'était faite, à défaut de la nécessité, la prudence même m'aurait fait un devoir de revenir à la Rivière Rouge, mais le difficile était de faire goûter les motifs pour lesquels je me refusais à leur demande, il y en avait que je ne pouvais pas avouer. J'y réussis enfin en usant d'un peu d'adresse. Si j'avais un compagnon, je lui aurais laissé l'honneur de congédier l'assemblée, mais il fallut me résigner, j'étais seul, je vous pardonne bien volontiers la curiosité de connaître ma harangue, et je consens même à vous la répéter ne serait-ce que pour vous faire rire un peu à mes dépens.

"J'étais encore jeune lorsque je lisais dans les livres et j'entendais dire qu'il y avait des hommes qui vivaient dans les bois et qui ne connaissaient pas le maître de la vie, des lors je les pris en pitié. Je demandais au grand Esprit qu'il me fût permis de venir voir ces hommes et de leur enseigner la bonne prière, le grand esprit m'a fait parler longtemps, enfin il m'a exaucé. Que j'étais content quand on m'a dit que je viendrais voir les sauvages. J'ai un père que je me regrette, une mère qui me pleure; je lui dis une fois que je voulais venir apprendre la bonne prière, à ceux qui ne la connaissent pas; elle me répondit: mon fils, à mon âge on n'est pas loin de la tombe, laisse-moi mourir avant de me quitter. Je lui dis: non, j'aime mieux partir, je vous reverrai au ciel. Je viens de loin, bien loin, par de là le grand lac, tu vois que j'ai tout quitté pour venir te visiter, pourquoi crains-tu que je t'abandonne. Tu me disais tout à l'heure que ta promesse serait comme cette pierre, hé bien! moi je te le dirai: quand quelque chose tombe au fond du grand lac, on ne pense plus à la reprendre, voilà ce qu'il en sera de ma parole, tant que je serai en vie on placera ma tente au milieu des vôtres et après ma mort on me portera là dans cette terre où l'on place les priants. Je dis ceci à condition que vous rendrez vraie la promesse que vous m'avez faite de ne pas aller vivre sur d'autres terres. De quoi servirait que la robe-noire fut ici, si vous vous en alliez ailleurs, vous me tromperiez, vous feriez de la prière à la grande robe-noire (l'évêque) qui n'aurait plus de sonne pour vous apprendre à prier. Quand vous serez mal, je vous reprendrai, qu'on ne s'en fâche pas, si je ne vous donne pas ce que vous voulez, ne murmurez pas; je ne vous donnerai rien, mais je ne puis rien vous donner, parce que je suis pauvre. Je pense que toi Mizi-Epit et vous tous, mes enfants, vous m'avez compris, voilà ma parole."

Quand j'eus fini de parler tout le monde applaudit, puis on fuma le calumet de paix. Mes journées étaient employées à apprendre les prières aux Sauvages, faire le catéchisme, donner de petites instructions et quelques fois à cousser. Vous ne vous figurez pas ce qu'il faut de résignation pour instruire ces pauvres Indiens, quand on leur a montré cent fois le signe de la croix, il faut faire comme si on n'avait pas commencé, je crois que sans une grâce spéciale, on ne pourrait pas persévérer dans un tel ministère. J'eus bientôt épuisé le peu de provisions que j'avais emportées avec moi, mais il me restait la table de la providence, et murement je l'ai trouvée vide, l'ours, le rat musqué et surtout le poisson blanc étaient le festin des jours de fête.

Du poisson, me direz-vous, quelle sensibilité: oui, mon cher père du poisson digne de la table des rois; mais ne soyez pas très sévère, quand on n'a que du poisson bouilli à l'eau et pour changer, du poisson encore; pas un peu de sel pour l'assaisonner, pas un morceau de pain pour lui fayer la route de l'estomac. Je crois que la mortification y trouve encore son compte. Le 30 mai, deux mois et demi après mon arrivée, j'étais en route pour la Rivière Rouge, il était temps de partir, car tout moyen de vivre allait nous manquer, heureusement que j'avais conservé un peu de poudre et qu'un de mes hommes était habile chasseur, sans lui j'aurais probablement jeûné pour le reste de ma vie. Je trouvais le gibier peu complaisant, j'avais beau lui crier de loin, mimikakati, pour bonne raison il s'enfuyait à toute jambe, préférant sa vie à la mienne. Il y avait une chose qui ne fuyait pas, c'étaient les ours des canards sauvages et de mauves on ne leur faisait pas grâce, bien que la mère y eût quelques fois pris de son sommeil de trop, quand cela nous manquait je faisais un gros nœud à ma ceinture, ce qui me tenait lieu de souper; j'espère que le divin pasteur re-

cevra bientôt dans son bercail tout le troupeau qu'il m'a confié, à l'exception de deux obstinés tous les autres sont chrétiens ou catéchumènes, que ne puis-je lui dire avant de mourir: *quod dedit mihi, custodiet, et nemo ei eis perit*.... prier pour eux et pour celui qui à l'honneur d'être,

Votre frère en Jésus-Christ,  
BERNARD MISS.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI 3 FEVRIER 1850.

BULLETIN.

Dépêche importante au sujet de l'Annexion. — La Réciprocité de commerce dans le Congrès. — Résolutions de la Législature de l'Etat de New-York.

Une nouvelle de la plus haute importance pour le Canada, au moins dans le moment actuel, nous est venue par la dernière maille d'Angleterre. Son Excellence le Gouverneur-Général a reçu du Secrétaire Colonial, Lord Grey, une dépêche en date du 9 janvier 1850, condamnant de la manière la moins équivoque, les démarches de ceux qui, dans cette colonie, veulent obtenir la séparation du Canada d'avec la mère patrie. Cette dépêche est très courte, mais le sens en est clair et explicite. Lord Grey accuse la réception des documents envoyés par Lord Elgin de la part de ceux qui promettent leur secours à l'Angleterre dans le cas d'une tentative de séparation, puis il ajoute les quelques phrases qui suivent, qui ne sauraient plus laisser aucun doute dans l'esprit des habitants de cette province sur les intentions de l'Angleterre relativement à ses colonies:

"Sa Majesté se repose avec confiance sur la loyauté de la grande majorité de ses sujets Canadiens, et elle est en conséquence déterminée à employer toute son autorité pour maintenir la connexion du Canada avec ce pays, persuadée qu'elle est que la continuation de cette connexion est grandement avantageuse à l'un et à l'autre. Votre Seigneurie comprendra donc que vous êtes commandés par Sa Majesté de résister de toutes vos forces à toute tentative qui pourrait être faite pour effectuer la séparation du Canada d'avec les possessions anglaises, et de faire connaître de la manière la plus forte le déplaisir de Sa Majesté envers tous ceux qui pourraient directement ou indirectement encourager un tel projet. Si quelque tentative de ce genre prenait une forme telle que ceux qui en seraient les auteurs, devraient suivant l'avis des officiers en loi de la couronne dans la province, en être responsables devant les cours de justice, vous ne manquerez pas de prendre les mesures nécessaires pour leur faire rendre compte de leur conduite."

Cette dépêche ne peut manquer de faire un fort considérable à la cause des Annexionnistes. On sait que dans leur Manifeste ils déclarent ne pas vouloir obtenir ni même désirer une séparation, dans le cas où le Gouvernement Anglais ne voudrait pas y consentir. Depuis que ce manifeste a été lancé dans le public, les journaux annexionnistes ont tâché de faire voir que l'Angleterre était indifférente à l'égard de ses colonies, que ces possessions lointaines lui étaient même un fardeau, et qu'elle ne demandait qu'à s'en séparer dans le cas où les habitants de ces colonies manifesteraient le désir d'une séparation. Plusieurs des signataires du manifeste annexionniste se trouveront sans doute désappointés à la lecture de la dépêche de Lord Grey, et beaucoup de ceux qui ne suivaient le mouvement que parce qu'ils le croyaient dans les limites de la loyauté, n'oseront pas persister dans une démarche que le gouvernement anglais condamne d'une manière aussi formelle.

Mais une autre nouvelle non moins importante nous est venue presque en même temps d'Amérique. Le 25 janvier dernier, le comité de commerce du Sénat Américain rapporta à la chambre un projet de loi qui établit la réciprocité du commerce entre le Canada et les Etats-Unis. Cette mesure était depuis longtemps demandée par le gouvernement de cette province. On se souvient qu'il fut passé dans la dernière session de notre parlement un acte qui avait pour objet de permettre l'admission libre dans ce pays de tous les produits américains, à la condition que les produits du Canada seraient admis, sur la même pied, sur les marchés des Etats de l'Union. Le Congrès américain ne répondit pas immédiatement à notre appel; c'est dans le but d'obtenir cet acte de réciprocité que M. LaFontaine et Merritt se rendirent, l'un dernier, à Washington. C'est donc avec la plus grande satisfaction que nous voyons que les démarches du cabinet, et les efforts de la presse, n'ont pas été sans succès. Si ce projet de loi recevait la sanction des deux chambres du Congrès, cette mesure devrait compenser jusqu'à un certain point pour les annexionnistes ce que peut avoir de désagréable la dépêche du secrétaire colonial; car elle équivaudrait presque à une indépendance du Canada, au moins sous le rapport commercial.

D'après toutes les probabilités, cette mesure passerait sans difficulté dans le Congrès. Le comité qui l'a rapportée était parfaitement d'accord sur l'importance de la mesure; on dit d'ailleurs que l'administration lui est favorable; et M. Clay et quelques autres dont on redoutait l'opposition paraissent maintenant convenir des avantages que les deux pays devront retirer de la mesure en question. On s'attend qu'un grand nombre de pétitions pour appuyer le projet de loi vont être envoyées au Congrès de l'un ou des parties de l'Union. Les Etats de l'Ouest surtout qui sont le plus inté-

ressés à sa passage, font les plus grands efforts pour qu'il parvienne à bonne fin.

Après les deux faits que nous venons de mentionner, et surtout après la dépêche de Lord Grey, les résolutions présentées dernièrement dans la législature de l'Etat de New-York perdent beaucoup de leur importance. M. Wheeler, un des représentants du peuple, a soumis à la législature quatre résolutions qui doivent être discutées prochainement. La première établit qu'il a été pourvu, lors de l'adoption de la constitution, que le Canada serait admis au nombre des Etats de l'Union, du moment qu'il le désirerait. La seconde déclare que le peuple du Canada paraissant désirer se prévaloir de cet avantage, le peuple de l'Etat de New-York, étant d'opinion que cette mesure ne peut qu'être avantageuse pour les deux pays, désire l'effectuer sans toutefois violer la loi des nations et les relations amicales qui existent entre le Gouvernement anglais et celui des Etats-Unis; La troisième est ainsi conçue:

"Résolu que l'annexion du Canada et des autres provinces de la Grande-Bretagne dans l'Amérique du Nord, effectuée au moyen d'une négociation avec le gouvernement anglais et du consentement volontaire du peuple des dites provinces, à des termes justes et honorables, est un objet d'une importance incalculable pour le peuple des Etats-Unis. Elle réunirait en une seule famille et ferait des citoyens d'un peuple brave, industrieux et intelligent, qui ont les mêmes intérêts et parlent la même langue que nous. Elle sauverait à ce pays les frais de la maintenance d'une ligne de douanes et de fortifications sur une étendue de 3500 milles, et ferait jouir tout ce continent des bienfaits d'un commerce sans restriction. Elle assurerait la prépondérance des institutions libres dans cette Union et unirait sous un gouvernement républicain, tous les peuples et tous les territoires depuis l'Atlantique jusqu'à l'Océan Pacifique, depuis le Golfe du Mexique jusqu'à l'Océan Arctique."

La quatrième résolution dit que l'Etat de New-York concourra dans toutes les mesures qui pourraient être adoptées par le Congrès pour effectuer l'annexion possible des provinces anglaises de l'Amérique du Nord.

Ces résolutions, comme nous venons de le dire, n'ont pas encore été discutées, mais ont seulement été soumises à la Législature. Il pourrait bien se faire que les dernières nouvelles d'Angleterre aient eu l'effet d'empêcher même cette discussion ou de la faire remettre à une époque plus éloignée. C'est au moins ce que nous portons à croire les sentiments exprimés par les résolutions même à l'égard du gouvernement anglais. Ce dernier se trouverait sans doute froissé de tout ce qui pourrait, de la part des Etats-Unis, sembler encourager ceux qui désirent opérer la séparation des colonies d'avec leur mère-patrie.

(COLLABORATION.)

A une époque où la société est menacée d'être ensevelie sous un monceau de doctrines perverses, mais présentées, sous des apparences séduisantes et séduisantes, par une presse égarée ou mensongère, on doit se sentir consolé d'entendre de temps en temps la grande voix du chef de la Catholicité dénonçant les errements de l'esprit humain et mettant en garde les intelligences contre les tromperies du Père du mensonge et de ses adeptes. Aussi, croyons-nous répondre à un vœu comme à un besoin des intelligences en offrant à leur méditation la belle Encyclopédie que Sa Sainteté Pie IX vient d'adresser aux Archevêques et Evêques d'Italie. — Dans un temps où l'Eglise et le Saint-Siège sont attaqués par tout d'ennemis acharnés, que les vrais enfants de la grande famille se serrent autour du père commun; qu'ils prêtent une oreille attentive et un cœur docile aux enseignements salutaires proclamés par la bouche du Successeur de Pierre. Là est la vérité, là est le salut de la société battue en brèche par le Socialisme et le Communisme, qui ne sont que des phases et des transformations des erreurs et impiétés des époques antérieures des combats de l'Eglise. — En reproduisant cette Encyclopédie, dans nos colonnes, nous dirons donc à tout catholique sincère: Prenez et lisez; les impies blasphèment cet enseignement; pour vous, gardez-le dans vos cœurs et mettez-le en pratique dans vos actions.

ENCYCLOPIQUE.

DE NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE  
PIE IX.

Aux Archevêques et Evêques d'Italie.

VÉNÉRABLES FRÈRES,  
Salut et Bénédiction Apostolique.

Vous savez et vous voyez bien que nous, Vénérables Frères, par quelle perversité ont prévalu en ces derniers temps certains hommes perdus, ennemis de toute vérité, de toute justice, de toute honnêteté, qui, soit par fraude et par des artifices de toute espèce, soit ouvertement et jetant comme une mer en furie son écume, la lie de leurs confusions, s'efforcent de répandre de toutes parts, parmi les peuples fidèles de l'Italie, la licence effrénée de la pensée, de la parole, de tout acte audacieux et impie, pour ruiner dans l'Italie même la religion catholique et si elle pouvait jamais être, pour la renverser jusque dans ses fondements. Tout le plan de leur dessin diabolique s'est révélé en divers lieux, mais surtout dans la ville bien-aimée, siège de notre Pontificat suprême, où après nous avoir été contraint de la quitter, ils ont pu se livrer plus librement pendant quelques mois à toutes leurs fureurs. Là dans un affreux et sacrilège mélange des choses humaines, leur rage monta à ce point que, méprisant l'autorité de l'illustre clergé de Rome et des prélats qui, par notre ordre, demeu-

raient intrépides à sa tête, ils ne les laissèrent pas même continuer en paix l'œuvre sacrée du saint ministère, et que sans pitié pour de pauvres malades en proie aux angoisses de la mort, ils éloignaient d'eux tous les secours de la religion et les contraignaient de rendre le dernier soupir entre les bras des prostituées.

Bien que depuis lors la ville de Rome et les autres provinces du domaine pontifical aient été, grâce à la miséricorde de Dieu, rendues, par les armes des nations catholiques, à notre gouvernement temporel, bien que les guerres et les désordres qui en sont la suite aient également cessé dans les autres contrées de l'Italie, ces ennemis infâmes de Dieu et des hommes n'ont pas cessé et ne cessent pas leur travail de destruction; ils ne peuvent plus employer la force ouverte, mais ils ont recouru à d'autres moyens, les uns cachés sous des apparences frauduleuses, les autres visibles à tous les yeux. Au milieu de si grandes difficultés, portant la charge suprême de tout le troupeau du Seigneur, et rempli de la plus vive affliction à la vue des périls auxquels sont particulièrement exposés les Eglises de l'Italie, c'est pour notre infirmité au sein des douleurs, une grande consolation. Vénérables Frères, que le zèle pastoral dont, au plus fort même de la tempête qui vient de passer, vous nous avez donné tant de preuves, et qui se manifeste chaque jour encore par des témoignages de plus en plus éclatants. Cependant la gravité des circonstances nous presse d'exciter plus vivement encore, de notre parole et de nos exhortations, selon le devoir de notre charge apostolique, votre fraternité, appelée au partage de nos sollicitudes, à combattre avec nous et dans l'unité les combats du Seigneur, à préparer et à prendre d'un seul cœur toutes les mesures par lesquelles, avec la bénédiction de Dieu, sera réparé le mal déjà fait en Italie à notre religion très-sainte, et seront prévenus et repoussés les périls dont un avenir prochain la menace.

Entre les grandes sans nombre que les susdits ennemis de l'Eglise ont coutume de mettre en œuvre pour rendre odieuses aux Italiens la foi catholique, l'une des plus perfides est cette opinion, qu'ils ne rougissent pas d'affirmer et de répandre partout à grand bruit, que la religion catholique est un obstacle à la gloire, à la grandeur, à la prospérité de la nation italienne, et que, par conséquent, pour rendre à l'Italie la splendeur des anciens temps, c'est-à-dire des temps pieux, il faut mettre à la place de la religion catholique, jusqu'à ce qu'elle soit constituée, les enseignements des protestants et leurs conventuels. On ne sait ce qui en de telles affirmations est le plus détestable, la perfidie de l'impie furieuse ou l'impudence du mensonge éhonté.

Le bien spirituel par lequel, soustraits à la puissance des ténédres, nous sommes transportés dans la lumière de Dieu, par lequel, la grâce nous justifiant, nous sommes faits les héritiers du Christ dans l'espérance de la vie éternelle, ce bien des âmes, émanant de la sainteté de la religion catholique, est certes d'un tel prix qu'après de ce bien toute gloire et tout bonheur de ce monde doivent être regardés comme un pur néant: *Quid enim prodest homini si mundum universum lucretur, animam vero suam detrimentum patitur? aut quid dabit homini commutationem pro anima sua?* Mais bien loin que la profession de la vraie foi ait eue à la race italienne les dommages temporels dont on parle, c'est à la religion catholique qu'elle doit de n'être pas tombée, à la chute de l'empire romain, dans la même ruine que les peuples de l'Assyrie, de la Chaldée, de la Médie, de la Perse de la Chaldée. Aucun homme instruit n'ignore en effet que non-seulement la très-sainte religion du Christ a arraché l'Italie des ténédres de tout et de si grandes erreurs qui la couvraient tout entière, mais encore qu'au milieu des ruines de l'antique empire et des invasions des Barbares ravageant toute l'Europe, elle l'a élevée dans la gloire et la grandeur au dessus de toutes les nations du monde, de sorte que par un bienfait singulier de Dieu, possédant dans son sein la Chaire sacrée de Pierre, l'Italie a eu par la religion divine un empire plus solide et plus étendu que son antique domination terrestre.

Ce privilège singulier de posséder le Siège apostolique, et de voir par cela même la religion catholique jeter dans les peuples de l'Italie de plus fortes racines, a été pour elle la source d'autres bienfaits insignes et sans nombre: car la très-sainte religion du Christ, maîtresse de la véritable sagesse, protectrice vengeresse de l'humanité, mère féconde de toutes les vertus, détourna l'âme des Italiens de cette soif funeste de gloire qui avait entraîné leurs ancêtres à faire perpétuellement la guerre, à tenir les peuples étrangers dans l'oppression, à réduire, selon le droit de la guerre alors en vigueur, une immense quantité d'hommes à la plus dure servitude; et en même temps illuminant les Italiens des clartés de la vérité catholique, elle les porta par une impulsion puissante à la pratique de la justice, de la miséricorde, aux œuvres les plus élatantes de piété envers Dieu et de bienfaisance envers les hommes. De là, dans les principales villes de l'Italie, tant de saintes basiliques et autres monuments des âges chrétiens, lesquels n'ont pas été l'œuvre douloureuse d'une multitude réduite en esclavage, mais qui ont été librement élevés par le zèle d'une charité vivifiante, à quoi il faut ajouter les pieuses institutions de tout genre, consacrées, soit aux exercices de la vie religieuse soit à l'éducation de la jeunesse, aux lettres, aux arts, à la sainte culture des sciences, soit enfin au soulagement des malades et des indigents. Telle est donc cette religion divine, qui embrasse sous tant de titres divers le salut, la gloire et le bonheur de l'Italie, cette religion que l'on voudrait faire rejeter par les peuples de l'Italie. Nous ne pouvons retenir nos larmes, Vénérables Frères, en voyant qu'il se trouve, à cette heure, quelques Italiens assez pervers, assez livrés à la